

Le Courrier des Balkans > Articles > **Retour à Višegrad : un road-movie pour rassembler une classe déchirée par (...)**

Retour à Višegrad : un road-movie pour rassembler une classe déchirée par la guerre

[Courrier des Balkans](#) | De notre correspondante à Mostar | mercredi 8 novembre 2023

Plus de 25 ans après la guerre en Bosnie-Herzégovine, deux enseignants retraités prennent la route pour retrouver les anciens élèves d'une école de Višegrad. Le documentaire, qui raconte leur périple, sort en salles à Paris ce mercredi 8 novembre. Entretien.

Propos recueillis par Marion Roussey



Amel Djikoli | Louise Productions Lausanne

Quand la guerre frappe la Bosnie-Herzégovine au printemps 1992, les enfants d'une école de Višegrad ont été séparés et ne se sont jamais revus depuis. Vingt-cinq ans plus tard, Budimir, l'ancien directeur de l'école et Džemila, veuve du professeur principal, se mettent en quête de les retrouver pour les convaincre de se réunir de nouveau. Munis d'une photo de classe, ils arpentent les routes de Bosnie-Herzégovine et de Serbie à bord d'une vieille Zastava, voiture emblématique de la Yougoslavie. Après avoir été projeté en Suisse et en Bosnie-Herzégovine, le documentaire réalisé par Julie Biro et Antoine Jaccoud [sort en salle à Paris](#). Entretien croisé avec la réalisatrice Julie Biro et l'une des anciennes élèves, Mersiha Turudija.

Le Courrier des Balkans (CdB) : « Aucun de nous n'a eu l'enfance qu'il aurait dû avoir ». Ces mots sont prononcés par Mersiha Turudija au tout début du documentaire alors que les paysages de Bosnie-Herzégovine défilent à travers la vitre de sa voiture. Comment l'idée de raconter ce(s) histoire(s) est-elle venue ?

Julie Biro (J.B.) : J'ai rencontré Mersiha quand je travaillais pour le CCFD-Terre Solidaire, une ONG française qui apportait son soutien aux sociétés civiles de la région après la guerre. Pour l'un des projets concernant la gestion des troubles du stress post-traumatique, on coopérait avec l'ONG bosnienne Obrazovanje gradi BiH, fondée par Jovan Divjak, un [général serbe qui a défendu Sarajevo](#) avec l'armée de Bosnie-Herzégovine et qui a décidé de créer cette association pour soutenir les mères, enfants et victimes de la guerre. J'étais souvent en contact avec Mersiha et on est devenues proches. Un jour, elle m'a dit qu'elle venait de Višegrad et qu'elle n'y était jamais retournée depuis la guerre.

Mersiha Turudija (M.T.) : Une fois, Julie m'a proposé d'y aller avec elle. C'est quelque chose que je n'aurais jamais pu faire sans elle tellement c'était douloureux. Mon père vient de cette ville, j'y ai vécu une partie de mon enfance et au moment du conflit, j'ai perdu presque la moitié de ma famille. Quand on est revenues, j'ai immédiatement appelé la psychologue avec qui nous travaillons dans l'association et j'ai commencé à lui parler de cette expérience, de ce que j'avais ressenti. Plus tard, Julie m'a appelée et proposé de faire un documentaire.

J.B. : Une amie commune avait réussi à retrouver la liste des anciens élèves et de leurs professeurs de l'école où était allée Mersiha. Le directeur était relativement jeune et n'était pas présent au moment de la guerre mais il m'a suggéré d'appeler l'ancien directeur, « le vieux Budo ». Il est venu immédiatement et quand il a vu la liste, il s'est montré très ému. Il m'a regardé et m'a dit : « Ce serait si beau de les revoir tous ensemble encore une fois ».

CdB : **Dans le documentaire, la route est un élément central. On la suit à bord de la petite Zastava jaune à travers le regard de Džemila et Budimir. Comment ont-ils vécu ce périple ?**

J.B. : Le mari de Džemila, Srećko Krsmanović, était l'ancien professeur principal et un très bon ami de Budimir, directeur de l'école. Après la guerre, Džemila a perdu son mari et Budimir sa femme. Dès le début du projet, on a senti une grande complicité entre eux. Budimir était toujours très attentionné envers Džemila. Il prenait soin d'elle. On a souvent plaisanté pendant le tournage en disant qu'ils allaient finir par se marier.

La guerre était entrée dans son école et il n'avait pas pu l'en empêcher.

Plus sérieusement, le voyage s'est révélé riche mais aussi éprouvant pour eux, car ils sont allés en direction du passé. Je pense que pour Budimir, il était assez évident qu'il voulait « réparer quelque chose ». La guerre était entrée dans son école et il n'avait pas pu l'en empêcher. Comme beaucoup de personnes de sa génération, Budimir est un orphelin de la Yougoslavie. La guerre a détruit son monde et l'a fait entrer de force dans une deuxième vie qu'il a dû accepter. Il voulait faire le chemin inverse, rassembler les enfants, serbes et bosniaques. Bien sûr, ces mots n'étaient jamais prononcés. Tous préféraient dire pudiquement « les uns » et « les autres ». Puis au fil des rencontres avec les anciens élèves, Budimir est allé plus loin, il a commencé à mettre des mots sur ce qui s'était passé.



Amel Djikoli | Louise Productions Lausanne

Physiquement aussi, les trajets étaient éprouvants, car Budimir et Džemila ne sont plus tout jeunes. Bien sûr, toutes les scènes de conduite n'ont pas été tournées avec eux. La Zastava appartenait au mari de Džemila et dormait dans son garage. Pour beaucoup de Bosniens, de Serbes et de Croates encore aujourd'hui, elle symbolise les bons moments de la Yougoslavie. Pour les trajets les plus longs sur des routes parfois mauvaises, on a dû la transporter par camion, afin de la préserver.

Au total, le tournage a duré un an. On s'est rencontrés une semaine par mois et on a passé beaucoup de temps ensemble. Budimir et Džemila ont fini par s'habituer à la présence de la caméra. On le voit dans la scène où Džemila s'allonge sur le lit. C'est un passage émouvant car elle apparaît forte, organisée, élégante et à ce moment-là, on comprend aussi ce qu'elle endure avec ce voyage.

CdB : Comment les anciens élèves ont réagi à l'idée de se retrouver après tant d'années ? On voit que certains sont réticents. Pour d'autres, évoquer le passé semble douloureux.

J.B. : J'avais rencontré brièvement quatre d'entre eux avant le tournage. Puis Budimir et Džemila ont pris les choses en main et ont retrouvé un par un les anciens élèves qu'ils sont allés voir. Tout le monde s'est montré très poli. Ils adoraient leur ancien professeur principal. Certains ont décliné mais avec beaucoup de respect. Il était extrêmement difficile dans ce film de montrer la sensibilité de ces rencontres. Comment évoquer des tensions dont on a encore aujourd'hui du mal à parler ? Comment montrer les silences, les non-dits ? C'était un défi permanent. Mersiha a été la personne qui a réussi à dire les choses, avec beaucoup de franchise. Avec Budimir et Džemila, elle a par exemple osé dire qu'elle avait peur qu'il y ait de la haine entre les uns et les autres.

M. T. : J'appréhendais beaucoup l'idée de tous se retrouver. Nous n'étions que des enfants mais tant de choses horribles se sont passées. J'avais peur des provocations, que la situation ne dégénère. Avec la guerre, j'ai eu comme une sorte de black-out. Je ne me souviens pas de mes anciens camarades ni professeurs, à l'exception de Srećko Krsmanović qui était un être exceptionnel et faisait le lien entre nous tous. En me rendant vers l'école, je me suis trompée de route. J'étais si stressée ce jour-là, pendant que je conduisais, que j'ai pris la mauvaise direction. Et je ne savais pas comment appeler les autres et le leur annoncer. Ils étaient déjà là et m'attendaient tous.

CdB : Que s'est-il passé pendant les retrouvailles ? Est-ce que vous vous attendiez à ce que

les choses se passent ainsi ?

M. T. : Quand je suis arrivée à l'école, j'étais en retard et je me souviens qu'il faisait très chaud. Je suis entrée et tout le monde m'a saluée. Moi je ne me souvenais d'aucun visage. Je me suis assise à côté d'un homme qui était l'un de mes amis d'enfance et qui se souvient de tout. J'ai compris plus tard qu'avec lui et un autre garçon, on était très proches et on passait toutes nos journées ensemble. On allait à l'école ensemble en traversant plusieurs fois par jour le pont de la Drina.

J'ai fait un pas en avant et je suis heureuse d'avoir en quelque sorte réussi à « fermer le passé ».

Après la rencontre, on est resté en contact et on se parle souvent encore aujourd'hui. Je sais que je peux compter sur eux, même si eux aussi ont leur chemin à faire et que parfois, ce n'est pas toujours évident. C'est quelque chose que je retiens de ce film, sans lequel la rencontre n'aurait probablement jamais eu lieu. Je ne tiens pas compte de ceux qui ne sont pas venus, n'ont pas voulu ou n'ont pas pu. J'ai fait un pas en avant et je suis heureuse d'avoir en quelque sorte réussi à fermer le passé. Trente ans après la guerre, et avec toutes les choses horribles qui se passent partout dans le monde, ce film permet de voir qu'ici en Bosnie-Herzégovine, il y a des personnes qui tentent d'aller de l'avant tandis que d'autres sont encore coincés dans les années 1990, et ne veulent ou ne peuvent pas en sortir.

J. B. : Pendant les retrouvailles, Budimir avait tout organisé. Les anciens élèves ont beaucoup parlé et se sont mis d'accord pour organiser une nouvelle rencontre l'année suivante, sans la caméra. Tout le monde était partant. Puis la pandémie de Covid-19 est arrivée et a tout interrompu.

M. T. : Le Covid a eu un effet terriblement néfaste sur la santé mentale des Bosniens, qui n'allaient déjà pas très bien avant. Mais ce documentaire a permis des choses assez inhabituelles en Bosnie-Herzégovine : rassembler des Bosniaques et des Serbes dans la même classe où ils apprenaient ensemble il y a encore trente ans.

CdB : Quelle a été la réaction des spectateurs de Bosnie-Herzégovine ? Après les projections en Bosnie, en Suisse et en France, ce film va-t-il continuer à vivre ?

J. B. : Avec Antoine (co-réalisateur, NDLT), on a présenté le film dans différentes villes de Fédération en avril dernier lors d'événements organisés avec l'institut français et l'Ambassade de Suisse. Je me souviens de la réaction des jeunes. Pour beaucoup, cela leur a montré qu'il ne fallait pas avoir peur d'aller à la rencontre des « autres » et de parler.

M. T. : Aujourd'hui, on aimerait le diffuser à travers le pays, dans les écoles, avec les élèves. Bien sûr, ici, tout est compliqué : il faut l'accord du ministère de l'éducation de tous les cantons et de l'entité serbe. Mais c'est important pour nous de montrer cela aux jeunes, de parler avec eux et qu'ils se parlent entre eux.